

## Ecrire entre « sensible » et « rationnel »

Ce que nous vivons aujourd'hui au Moyen-Orient a des ramifications profondes et lointaines.

Les événements du 11 septembre ont précipité l'Orient sur l'autel de la vindicte médiatique du monde occidental. Désormais « les frontières sanglantes de l'Islam », sont exhibées en tant qu'ennemi fatal à « notre » civilisation occidentale, scientifique et moderne. Cette thèse au spectre raciste, est l'obsessionnelle idée d'un universitaire américain Samuel Huntington connu pour avoir été conseiller du président Carter. Si elle a réussi à traverser presque tous les imaginaires du pouvoir occidental contemporain, cette inutile hostilité à l'Orient ne date cependant pas d'aujourd'hui. Et la question palestinienne depuis fort longtemps posée à la conscience universelle, suivie maintenant de plus près par l'occupation de l'Irak, sont là pour fournir la lecture de cette hégémonie contemporaine.

Dès les premiers balbutiements d'un progrès problématique, « la soi-disant triomphante avant-garde de la fin du 19ème siècle » qui « a prétendu répondre aux découvertes scientifiques, voire aider à l'avènement d'une nouvelle humanité », n'était pas exempte de « poncifs couvant sous l'apparence de l'Etat libéral bourgeois : le fascisme ». Sous le dogmatisme d'une vision binaire étriquée, cette avant-garde avait hiérarchisé le monde en « un Orient obscur, négatif et infini, un esprit aryen inventeur d'un panthéisme que la science moderne soi-disant confirme, et des aspects réalistes et gnostiques du christianisme ». Le but étant clair, il fallait « vaincre l'esprit sémitique »<sup>1</sup>.

Mais cette « guerre civilisationnelle » axée sur les seuls rapports et intérêts géopolitiques, dans laquelle on veut nous faire sombrer aujourd'hui, n'est-elle pas une simpliste diversion intellectuelle pour nous faire oublier cet autre important antagonisme où « le rationnel » et « le sensible » sont, depuis la percée du premier, en perpétuel affrontement tragique où le puissant se permet de dévorer le plus faible ?

Inaugurée par Christophe Colomb, la dynamique de l'exploration du monde ductile à la déferlante coloniale, va cruellement se préciser avec un 19ème siècle positiviste et scientiste, dont le projet est de faire disparaître l'humanité archaïque, vider de leurs sens les mythes, les rites, les dieux et les expériences religieuses. L'altérité n'était perçue qu'à travers sa monstruosité, ses cruautés et ses superstitions.

L'Histoire témoigne et nous fournit, lorsque nous remontons à la disparition de la civilisation aztèque<sup>2</sup>, le premier drame d'une extermination, voire d'un génocide de toute une ère civilisationnelle. Cet événement historique met en lumière le conflit de deux visions du monde.

L'humanité a assisté à l'une des tragiques confrontations sémantiques lorsque Moctezuma, le roi des Aztèques, supérieur en armes et en soldats à la poignée d'hommes de Cortès, se laissa

---

<sup>1</sup> Julia Kristeva, La Révolution du langage poétique, éd. Seuil, p. 532.

<sup>2</sup> Tzvetan Todorov, La Conquête de l'Amérique, la question de l'Autre, éd. Seuil, 1982.

attacher les mains par ce dernier dans un silence religieux et fataliste. Notre conscience moderne reste totalement abasourdie sans les paramètres nécessaires d'analyse dont nous disposons, qui révèlent en fait, que ce roi, dans son sommeil, fit le rêve de cet événement fatal qui va être confirmé par l'interprétation des rêves de son époque. Autrement dit c'est la pensée mythique, prémonitoire pourrait-on dire, inhérente à l'échange avec le monde, qui s'est constituée prisonnière de celle, nouvellement « rationnelle », qui, elle, favorise l'échange avec les hommes<sup>3</sup>. Et de fait, l'Histoire enregistre que « depuis cette époque, et pendant près de trois cent cinquante ans, l'Europe occidentale s'est efforcée d'assimiler l'Autre, de faire disparaître l'altérité extérieure »<sup>4</sup>. S'il existe donc une guerre de civilisations, c'est bien dans cette problématique qu'il faudrait l'articuler.

A la lumière de cet antagonisme des visions du monde, il est fort pertinent d'évoquer la question palestinienne avec Mahmoud Darwich, immense poète arabe, qui souligne à juste titre cette similitude. Ce n'est pas un hasard que l'extermination des Indiens d'Amérique côtoie étroitement, dans son oeuvre poétique, la tragédie qu'endure le peuple palestinien, lorsqu'il dénonce « une guerre culturelle rageuse contre une philosophie intrinsèquement mêlée à la terre et à la nature, aux arbres, aux cailloux, à la tourbe, et à l'eau. L'homme rouge s'excusait avec une chaleur d'une surprenante poésie de l'arbre qu'il allait couper, expliquant son besoin vital " La machine a triomphé de cette sainteté que l'homme rouge attribuait à sa terre divinisée ".<sup>5</sup>

La promotion du « sensible » où s'insère la pensée poétique va s'exprimer explicitement chez le poète Darwich, quand il avoue qu'il s'est « mis dans la peau de l'Indien pour défendre l'innocence des choses, l'enfance de l'humanité ».<sup>6</sup>

Dans l'espace culturel arabe, la défense du « sensible », sera prise très tôt par l'un des mouvements les plus importants, né au Maroc dans les années soixante. Dans sa critique radicale de l'ordre colonial et néo-colonial, une élite d'intellectuels va verser dans le débat contemporain une nouvelle pièce où figurent indissociables le « sensible » et le « rationnel ». Devenue une conviction inébranlable au fil des années, cette thématique va s'exprimer d'une manière systématique dans la revue Souffles à travers quelques articles mais surtout par l'expression poétique, lieu par excellence où loge l'entité du « sensible ». Dans son article intitulé « Culture et progrès scientifique », Abraham Serfaty écrit : « Nous pensons, au risque de choquer bien des esprits, que le concept de science n'est pas transcendant à l'histoire de l'Humanité et de la société ». Sans le « sensible », il ne peut y avoir de création. Et toute création, y compris la création scientifique, ne plonge-t-elle pas dans le sensible ? Ensuite pour donner plus d'impact à la thèse qu'il défend, l'auteur évoque une heureuse assertion d'une autorité scientifique Marie Curie, qui relève qu'« autant une fausse science s'oppose à une fausse poésie, autant une véritable science est extraordinairement proche d'une véritable recherche poétique ».

Cet argumentaire initié par le poète marocain Abdellatif Laâbi, dont le projet avoué est de ressourcer son oeuvre dans ce « sensible » tant décrié, va se poursuivre à travers une vision vécue de l'intérieur du processus créateur. Il dira, en soulignant l'importance de cette catégorie, « que la civilisation humaine s'est développée au détriment de certaines facultés de

---

<sup>3</sup> Ibid., pp. 255-256. L'auteur précise que ces deux modes de pensée ou de communication sont indispensables : « Aucun des deux n'est intrinsèquement supérieur à l'autre et on a toujours besoin des deux à la fois ; si on gagne sur l'un des plans, on perd nécessairement sur l'autre »

<sup>4</sup> Ibid., p. 251.

<sup>5</sup> La Palestine comme métaphore, éd. Sindbad (Actes Sud), p. 79.

<sup>6</sup> Ibid.

l'homme. Nous avons assisté à une atrophie du sensible au profit du rationnel. C'est ce qui fait, d'après des études récentes, que l'homme prétendument parvenu à un des sommets de son intelligence ne développe en fait qu'un pourcentage dérisoire de ses facultés potentielles. Par ailleurs, bien des cultures ou des civilisations, qui ont été broyées par le bulldozer occidental de la modernité, ont emporté avec elles dans quelque Atlantide une partie de ces facultés. Mais il n'y a pas que les richesses perdues de ces peuples de l'abîme, il y a sous nos yeux les larges masses des peuples condamnés au silence, à la marginalisation et dont les facultés créatrices sont confisquées ».<sup>7</sup>

Cette problématique mutation de l'humanité n'a effleuré que bien légèrement Karl Marx, (il n'était malheureusement pas poète !) qui s'exclamait pourtant devant les découvertes scientifiques de son époque en disant : « On dirait même, que la pure lumière de la science a besoin, pour resplendir, des ténèbres de l'ignorance »<sup>8</sup>. Dans la préface de l'une de ses oeuvres poétiques, Laâbi dresse le même constat en tressant les liens entre mythe et science ; il interpelle la modernité en s'interrogeant : « Comment comprendre l'aéronautique moderne si nous n'avons pas saisi le sens de l'épopée tragique d'Icare ». Le « sensible » comme entité essentielle à la vie humaine, va résider dans cette image profondément patente, sous forme de questionnement : « Comment peut-on comprendre l'arbre si nous sommes incapables d'imaginer ses racines ? »

Aujourd'hui, on sait que dans un monde instauré sur les rapports de domination et d'injustice culturelle, le recours au « sensible » n'est sans nul doute pas un arriérisme mais un élément structurant qui permet une intégration par la pensée et la construction poétique.

### La poésie, riposte et paradigme

La poésie se trouve au coeur de tous les combats ; pour la dignité et contre toutes les formes de soumissions. En tout temps, la poésie a joué un rôle capital dans les phases historiques les plus déterminantes pour la vie d'une communauté, d'un peuple ou d'une nation. Sous la colonisation, l'expression poétique au Maroc par exemple, a contribué à canaliser les aspirations de liberté et d'indépendance. Les poètes étaient répertoriés par les « scientifiques » coloniaux dans le registre de la subversion. « Aujourd'hui [la période coloniale], écrit Basset, ce sont eux, ces orchestres à l'accoutrement barbare, toujours en marche de village en village, qui répandent dans les régions agitées, les bruits les plus extraordinaires et poussent à la lutte contre les Français. On les admire, on les écoute, ce sont de redoutables agents de propagande ».

En Palestine, pays actuellement occupé, l'analogie s'avère surprenante et remarquable. Car, ici encore, il a suffit d'un poème de Mahmoud Darwich intitulé « Passants parmi des paroles passagères »<sup>9</sup> pour ébranler les fondements de l'Etat d'Israël ainsi que la Knesset, et pour provoquer un « débat hystérique », selon les intellectuels israéliens eux-mêmes, qui ont pris la défense de la poésie. Ytzhak Shamir, premier ministre d'alors, pouvait dire à cette époque que « j'aurais pu lire ce poème devant le Parlement, mais je ne veux pas lui accorder l'honneur de figurer dans les archives de la Knesset ».<sup>10</sup>

---

<sup>7</sup> Conférence en Suède, reprise dans *La Brûlure des interrogations*, pp. 28-29.

<sup>8</sup> Cité en exergue dans l'étude de Jeanne Fevret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, 1977.

<sup>9</sup> Cf. *Palestine, mon pays* (l'affaire du poème), éd. Minuit, 1988.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 66.

Privé sciemment d'une reconnaissance universelle due, le poète arabe, au lieu d'errer à la recherche d'un désert-refuge, il crie sa fidélité à la spiritualité et à l'expression poétique. « La poésie est tout ce qui reste à l'homme, écrit Laâbi, pour proclamer sa dignité, ne pas sombrer dans le nombre, pour que son souffle reste à jamais imprimé et attesté dans le cri ». Une voie obstinément éthique s'ouvrant sur un choix ultime : la pensée poétique comme seul moyen pour exprimer une humanité démunie et dénoncer l'instauration d'une rationalité ressentie, pour la première fois peut-être de l'extérieur de la civilisation occidentale, par les colonisés comme folle et monstrueuse.<sup>11</sup>

Si la civilisation contemporaine a élu domicile dans la science en tant que « Terre Promise »<sup>12</sup> en légitimant la colonisation, la poésie, elle, sera une réelle et douce « terre promise » pour le marginalisé et le laissé pour compte. Car elle est transmutation de la sensibilité collective, et travaille pour le ré-ancrage de l'imaginaire. Dans ce sens elle peut se qualifier de « science » mais d'une science « autrement ». Il ne fait plus aucun doute pour la génération de ces poètes, et ceux qui les suivront, que la poésie aura pour tâche, comme le dit Laâbi, de redécouvrir, par ses moyens propres, la dialectique concrète de la pensée, de l'histoire et des forces sociales. Et la poésie est certainement une des activités créatrices les plus proches et les plus capables de cette saisie et de cette démarche.

C'est ainsi que la poésie arabe n'a pas cessé de lancer son humble défi au monde occidental, à travers une production mirifique, porteuse de valeurs insoupçonnées. La poésie palestinienne de combat<sup>13</sup> va venir imposer son irréductible différence pour décentrer l'histoire écrite par le plus fort. Mahmoud Darwich, faisant un clin d'oeil au savoir occidental, dira : « être ou ne pas être, là n'est pas la question/ être et être, là est la décision ». <sup>14</sup>

Dans ce violent face-à-face entre la colonisation toujours décrétée comme « Oeuvre de civilisation » (et c'est ce que nous vivons aujourd'hui en Irak ou sur la terre de Palestine), et la poésie investie par le « sensible » tant redouté, c'est la science qui émerge avec les conséquences qu'on connaît. Tant il est vrai qu'une soi-disant science qui cautionne l'inhumain, la terreur des Etats, le massacre et le génocide, ne peut prétendre convaincre les opprimés qui cherchent à se défaire de son fardeau. « Il nous reste beaucoup à méditer » écrit Abdelkébir Khatibi l'un des participants dans la revue de Souffles « sur la solidarité structurelle qui lie l'impérialisme dans toutes ses instances (politique, militaire, culturelle) à l'expansion de ce qu'on appelle les sciences sociales. Tâche immense, il est vrai : entre le fait de colonisation et celui de la décolonisation, il y va du destin de la science et de la technique, en tant que forces, énergie de domination et de maîtrise sur la totalité du monde, et du sur-monde aussi bien ». <sup>15</sup>

Pour les intellectuels arabes, la question palestinienne recouvre tout un pan métaphorique qui va toucher à divers fronts. Car libérer la pensée devient synonyme de toutes les libérations ; celle de la « conscience malheureuse » qui soutient inconditionnellement une injustice violant

---

<sup>11</sup> Mallarmé avait déjà fustigé le siècle de la flambée nationaliste et de la raison colonialiste de son époque, prenant un chemin opposé « pour tracer la voie d'une folie logique ou d'une logique devenue folle à vouloir méconnaître le hasard (les ruptures du symbolique) », Julia Kristeva, *La Révolution du Langage Poétique*, Seuil, 1974, p. 419.

<sup>12</sup> Jean SERVIER, *L'Utopie*, P.U.F, 1979

<sup>13</sup> *La Poésie palestinienne de combat*, anthologie traduite et présentée par A. Laâbi, éd. Atlantes/Oswald.

<sup>14</sup> Passage tiré d'une conférence au Danemark dans le local de l'Association des Ecrivains Danois, Copenhague, 1985.

<sup>15</sup> *Maghreb pluriel*, éd. Smer/Denoël, 1983, p. 48.

tous les principes de droit ; celle de la libération du sionisme de sa gangue passéiste et offensante, puisque ancré dans l'idéologie du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>16</sup>; celle de la libération enfin du peuple palestinien et au-delà, celle de tous les peuples arabes.

Dans cet élan, la poésie est appelée à revêtir toute l'existence de l'humain. « La poésie » écrit Laâbi en lettres capitales dans l'une de ses interventions « est aujourd'hui au coeur de la tragédie de l'homme et de son immense espoir ».<sup>17</sup>

Chassé de sa terre, le poète insoumis à l'ordre établi par le plus fort, édifie sur le texte poétique devenu patrie, ses dénonciations, sa colère, ses espoirs, sa philosophie et sa vision du monde qui est en somme éthique et esthétique où il fait bon vivre. Le thème de la terre occupée n'est plus qu'un alibi pour développer une oeuvre d'art poétique touchant à l'universel. C'est que « la Palestine, dit le poète, ne se limite pas à la Palestine, mais qu'elle fonde sa légitimité esthétique dans un espace humain plus vaste »<sup>18</sup>. Le poème et la terre occupée maintiennent, chez Darwich, une relation de passion et de compassion amoureuse, permettant à la poésie de tracer une absence et d'indiquer le lieu de résistance. Aussi le poème construit-il inévitablement le futur : « Ils m'ont dit : pourquoi tu écris / le poème blanc / et la terre noire ».

Cette science cognitive « autrement », étayée sur le « sensible », en opérant une plongée dans de nouvelles lignes de tous les possibles, révèle l'humanité à elle-même. Mais loin d'être le fruit d'une quelconque mystérieuse inspiration, le poème, le plus court soit-il, nécessite, nous dit Darwich, des centaines de livres à lire et une volumineuse mémoire documentaire. Le poème a besoin lui aussi d'un savoir, d'une archéologie, d'une longue recherche et d'une épaisse documentation scientifique. Ne s'agit-il pas en somme d'une science à part entière ?

Des études audacieuses le disent aujourd'hui expressément : « la science d'aujourd'hui ne peut plus se donner le droit de nier la pertinence et l'intérêt d'autres points de vue, de refuser en particulier, d'entendre ceux des sciences humaines, de la philosophie, de l'art »<sup>19</sup>. Et faut-il évincer la pensée théologique de libération ; réfléchie, responsable et conséquente ?

Je me permets ici d'ajouter naturellement « l'esthétique verbale » pour évoquer cette « poésie » palestinienne insoumise à la puissance sauvage et délétère. Le violent antagonisme entre le « sensible » et le « rationnel », en s'inscrivant dans le giron de notre condition humaine, va ici prendre avec Mahmoud Darwich une forme décisive qui oppose tragiquement

---

<sup>16</sup> En voici une illustration allant dans ce sens : « C'était la nuit noire / et le chanteur chantait / On l'interroge / pourquoi chantes-tu / il répond : parce que je chante / et ils ont fouillé sa poitrine / ils ont fouillé son cœur / n'y ont trouvé que son peuple / ils ont fouillé sa voix / n'y ont trouvé que sa tristesse / ils ont fouillé sa tristesse / n'y ont trouvé que sa prison / ils ont fouillé sa prison / et n'y ont trouvé qu'eux-mêmes enchaînés » - Mahmoud Darwich, Rien qu'une autre année, traduit de l'arabe par A. Laâbi, éd. de Minuit, 1983, p. 185. Ce recueil a eu le succès de vente de plus d'un million d'exemplaires.

<sup>17</sup> Intervention à la Rencontre des Poètes Arabes, cette intervention est publiée dans Souffles n° 20-21, et dans Le Règne de Barbarie.

<sup>18</sup> M. Darwich, *La Palestine comme métaphore* Op. cit., p. 26. Le poète aime à raconter que Jean Genet fervent défenseur de la cause palestinienne disait que « la patrie est l'idée la plus sottise qui soit, sauf pour ceux qui en sont privés, comme les Palestiniens ». Juan Goytisolo : « qu'advient-il lorsque les Palestiniens auront retrouvé leur patrie ? », « Ils auront alors le droit de la jeter par la fenêtre », répondit Genet, p. 35.

<sup>19</sup> Prigogine & Stengers, *La Nouvelle Alliance* (métamorphose de la science), éd. Gallimard, 1986, p. 97

« une victime victorieuse, hérissée de têtes nucléaires » à « une victime dominée, hérissée de têtes poétiques »<sup>20</sup>.

Notre conscience moderne, ne sera-t-elle pas amenée, tôt ou tard, à opter pour la culture et à promouvoir l'intelligence vive et libératrice. Riches et du « sensible » et du « rationnel », nous irons chanter les principes de justice et glorifier l'humain en biffant son côté négatif, fou, délétère qui ne cesse d'infecter notre belle planète ?

Mohammed Belmaïzi

---

<sup>20</sup> Mahmoud Darwich, *La Palestine comme métaphore*, éd. Sindbad, 1997, p. 25.